

Journal des traducteurs Translators' Journal

By Way of Introduction De deux mots il faut savoir choisir le moindre

Jean-Paul Vinay

Volume 3, Number 3, 3e Trimestre 1958

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1061494ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1061494ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (print)

2562-2994 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vinay, J.-P. (1958). By Way of Introduction : de deux mots il faut savoir choisir le moindre. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 3(3), 105–108.
<https://doi.org/10.7202/1061494ar>

BY WAY OF INTRODUCTION

ou

DE DEUX MOTS IL FAUT SAVOIR CHOISIR LE MOINDRE

Les lecteurs trouveront ici la première partie d'une étude sur la lexicographie au Canada ou, ce qui revient au même, sur les problèmes qui assaillent rédacteurs et compilateurs de dictionnaires et de glossaires techniques en Amérique du Nord. Nous avons cru en effet que le moment était venu de présenter au public les projets en présence, d'annoncer les buts et les réalisations des différentes équipes de chercheurs dans le domaine de la lexicologie. Et, puisque la première équipe en date a été suscitée par la volonté et la ténacité d'un grand éditeur canadien de Toronto, Mr. John McClelland, il était naturel que ce numéro lui soit tout entier dédié.

Les dictionnaires sont, comme on l'imagine aisément, oeuvres de longue haleine, qui nécessitent des capitaux, des installations techniques, des collaborateurs nombreux. Jamais encore le Canada n'avait possédé tant d'équipes en puissance, prêtes à aborder un domaine où presque tout est encore à faire. Mais sans l'aide matérielle et sans les avis de certains éditeurs intrépides (le terme n'est pas trop fort), jamais ces mêmes équipes n'auraient réussi à se grouper, à élaborer une doctrine et à commencer leur long travail de rédaction. On peut espérer maintenant que certains grands organismes fédéraux et provinciaux sauront enfin reconnaître l'importance des dictionnaires dans la vie intellectuelle et quotidienne d'une nation, et qu'ils viendront suppléer aux ressources forcément limitées des donateurs du secteur privé. Il n'était d'ailleurs pas mauvais que, dans un pays tourné vers l'avenir, ce soit précisément un individu isolé, et non un organisme gouvernemental, qui ait fait les premiers pas.

Rédiger un dictionnaire n'est pas l'apanage exclusif de grandes équipes, comme celle que Paul Robert a su susciter en France pour élaborer son grand *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*¹. En fait, tout traducteur se doit de faire son propre diction-

¹ Société du Nouveau Littéré; diffusé par les Presses Universitaires de France, Paris, 1951 sqq. (En cours de publication).

naire; il commence dès le début de sa carrière par compiler de petites notes griffonnées en marge des gros dictionnaires, des Clifton-Grimaux, des Mansion, des Langenscheidt. Que de trous, que de lacunes ne découvre-t-il pas, au gré des textes à traduire, au gré des changements et des fluctuations de la langue... Bientôt viennent les notes personnelles dans un cahier, ou mieux, sur des fiches précieusement rangées dans de petits tiroirs de carton ou d'acier. Ce sont là souvent les meilleurs dictionnaires, ceux qui rendent le plus de services dans un domaine où la documentation est la règle de tous les instants. Malheureusement, bien des glossaires ainsi conçus resteront à tout jamais enfouis dans les tiroirs; faute de fonds suffisants, les fiches s'accumuleront, ne servant à personne, telles ces immenses réserves de traductions élaborées au journal québécois *Le Soleil*, par Edmond Dulac qui fut, de son vivant, traducteur enthousiaste s'il en fut². Nous espérons donc que nos deux prochaines livraisons, portant sur des problèmes de lexicographie, susciteront l'intérêt des traducteurs à plus d'un titre.

Puisque j'ai lâché le mot "lexicographie", il serait peut-être bon de le définir. M. Robert Le Bidois, que le *Journal* s'honore de compter parmi ses membres correspondants, fait accompagner le terme *lexicographe*, dans une récente communication, d'un point d'interrogation. Il se demande si l'on ne devrait pas écrire *lexicologue*. En fait, l'usage n'en étant pas fixé, il serait encore temps de conserver les deux termes, en leur attribuant des acceptions différentes. On pourrait s'inspirer à cet égard des propositions de G. Matoré qui, dans son manuel intitulé *La Méthode en Lexicologie : Domaine français*³, propose de distinguer deux sciences, l'une pratique et limitée, "la lexicographie, étude analytique des faits de vocabulaire, discipline linguistique" aboutissant à la création de dictionnaires, et "la lexicologie, discipline de caractère synthétique, se proposant l'étude des faits de civilisation" (p. 88). Tout cet essai, très intéressant d'ailleurs, tend à prouver l'étendue du domaine de la lexicologie, dont le fabricant de dictionnaire ou lexicographe devra s'inspirer. Je pense donc que le Centre de recherches lexicographiques de l'Université de Montréal est bien nommé; il ne lui reste plus qu'à faire ses preuves.

Je disais que le temps semblait propice à la présentation des projets canadiens en matière de lexicographie. En effet, plusieurs projets ont vu le jour, d'autres s'esquissent déjà. Sans parler pour l'instant des dictionnaires canadiens français (ceux de J. Belisle, de la Société du Parler français, de la révision du *Glossaire acadien* de Poirier, etc.),

² Cf. l'article sur Edmond Dulac dans le *Journal des Traducteurs*, I. 2 (1956) : 53-56.

³ Paris, Didier, 1953.

nous citerons l'équipe de Montréal (J.-P. Vinay, Pierre Daviault, Henry Alexander); celle qui se forme autour de W. S. Avis (Kingston) et M. H. Scargill (Edmonton); le projet de Charles Lovell en matière de dictionnaire historique du canadien anglais; le glossaire de Terre-Neuve, de l'équipe Seary; le *Glossaire ferroviaire* paru en tranches dans l'organe des Chemins de fer du Pacifique canadien, *The Spanner*; le *Glossaire de l'Imprimerie et de la Papeterie*, paru sous plusieurs formes et dû à la plume de G. H. Lafontaine (Papeteries Howard Smith, Ltée); l'énorme *Glossaire-Répertoire de la Quincaillerie*, préparé avec beaucoup de soin par J. J. Lewis, de Montréal (Lewis Bros., Montréal, 1957); les lexiques piscicoles de la Société canadienne d'écologie (Université de Montréal); les trois lexiques anglais-français-espagnol sur les termes techniques de l'aviation, qui sortent à intervalles irréguliers des bureaux de terminologie de l'OACI, à Montréal; le *Vocabulaire général* de H. Carbonneau, excellent travail de rapprochement de sens nouveaux anglais et français, que publie par tranches le Bureau de la Traduction à Ottawa; les *Bulletins de terminologie* de ce même Bureau, dont l'éloge n'est plus à faire et dont nous donnons, de temps en temps, une bibliographie détaillée; certains bulletins techniques des ministères fédéraux, imprimés à Ottawa, tels les deux beaux volumes sur les *Arbres indigènes au Canada* (1950); et d'autres encore, qui ne nous sont pas connus et que nous aimerions connaître.

C'est dire que le besoin de dictionnaires et de glossaires est pressant au Canada, comme partout ailleurs, et que la révision, ou tout au moins la simple mise à jour des grands dictionnaires existants s'impose, non seulement pour le français et l'anglais, mais aussi pour toutes les langues de travail des traducteurs, des écrivains et des hommes de science. C'est pourquoi nous avons demandé à un spécialiste en la matière, Mr. B. Hunter Smeaton, que nos lecteurs connaissent déjà, de préciser avec exemples à l'appui les principaux problèmes qui se présentent aux auteurs, présents et futurs, de dictionnaires canadiens. L'article constitue un apport important à l'étude de la science lexicologique, et même à cette science plus vaste encore, que Martin Joos propose d'appeler "semology", la science des rapports entre les unités porteuses de sens du discours.

En terminant ces remarques liminaires, j'invite tous nos lecteurs à méditer sur les multiples difficultés qui assaillent le lexicographe; loin d'en faire la cible de toutes les critiques, faisons-en l'objet de nos constants soucis. Mettez à la disposition des équipes les trouvailles que vous avez faites; offrez-leur la documentation que vous êtes peut-être les seuls à posséder, dans un esprit de franche collaboration. Je sais que, pour ma part, nos pages de garde reconnaîtront toujours bien vo-

lontiers cette moisson du long des chemins. Aidez donc les lexicographes qui oeuvrent au Canada, et lisez passionnément leurs ouvrages. C'est Théophile Gautier, nous dit-on, qui demandait à Baudelaire encore débutant s'il aimait lire les dictionnaires; à quoi celui-ci répondait que cette lecture le passionnait. "Bien lui en prit, car Gautier, qui avait dévoré les vocabulaires sans nombre des arts et métiers, estimait indigne de vivre tout poète et tout prosateur qui ne prend pas plaisir à lire les lexiques et les glossaires. Il aimait les mots et en savait beaucoup. S'il fit compliment à Baudelaire, quelles louanges n'aurait-il pas décernées à notre ami, M. José Maria de Heredia, l'excellent poète, qui déclare hautement qu'à son sens la lecture du dictionnaire de Jean Nicot procure plus d'agrément, de plaisir et d'émotion que celle des Trois Mousquetaires."⁴

Jean-Paul VINAY



⁴ Anatole France, *La Vie Littéraire*.